

Le livre

Villa del Carmen. Il y a ceux et celles qui partent, et ceux et celles qui restent. Ceux et celles qui de Buenos Aires envoient des lettres pour raconter la vie, le travail et l'amour. Ceux et celles qui attendent les lettres et gardent la mémoire du passé dans cette province du nord de l'Argentine. Marita attend les lettres de Matilde. Une tranquille répartition des rôles qu'un certain Ferroni vient déranger en 1977. Lui, ce qu'il veut, c'est retrouver l'amoureux de Matilde, un présumé subversif en cavale. Et peut-être que l'une de ces lettres l'y aiderait... Mais l'obtenir de Marita n'est pas chose facile car celle-ci s'entête dans son refus à lâcher son bien. Et alors il faut questionner les vieilles de ce stupide lieu perdu, parcourir les ruelles poussiéreuses, se nourrir d'empanadas de viande. Boire une bière après l'autre. Attendre que Marita se décide, attendre et encore attendre. Et l'attente, on le sait, est mauvaise conseillère.

Dans ce roman argentin tout en finesse, il y a ce qu'on aime trouver dans la lecture : ambiance, suspense, découverte progressive des pièces du puzzle. Mais aussi un parcours dans le labyrinthe des sentiments, parcours que Norma Huidobro mène de main de maître. Une main que de grands écrivains ont déjà su reconnaître.

L'entretien

Comment votre carrière a-t-elle débuté ?

Après avoir obtenu mon diplôme universitaire à la faculté de lettres et de philosophie de l'université de Buenos Aires, j'ai enseigné dans le secondaire et travaillé pour une toute petite maison d'édition spécialisée en jeunesse, que je viens juste de quitter pour me consacrer exclusivement à l'écriture. Ma carrière a débuté avec un conte pour enfants que j'ai envoyé à un concours organisé par l'Union des travailleurs de la presse de Buenos Aires. Ensuite j'ai écrit des romans pour les jeunes, un genre dans lequel je me sentais à l'aise. En 2004, j'ai reçu le prix de littérature pour la jeunesse El Barco de Vapor pour le roman *Octubre, un crimen*, et on me commandait déjà de nouveaux textes pour l'enfance et la jeunesse, ce qui a relégué *Le Lieu perdu*, dont j'avais entrepris l'écriture des années plus tôt, au second plan.

Quelle importance ont les lieux dans ce que vous écrivez ?

Ils ont énormément de poids. L'une des premières choses que je prends en compte, quand je commence à penser un livre, ce sont les décors dans lesquels

l'action va se dérouler. Je vis à la jonction de Barracas, Boca et San Telmo, quartiers de Buenos Aires, et mes personnages circulent toujours par là.

Pourtant le roman se passe à Jujuy?

Je connais bien Jujuy, Salta et tout le nord-ouest de l'Argentine et aussi le sud de la Bolivie. Mon mari est originaire de Tarija, et nous passions tous nos étés là-bas. J'adorais écouter les gens, et dans le roman j'ai tenté de reproduire leur façon de parler. Quand j'ai pensé aux personnages, je voulais que celle qui écrit de Buenos Aires soit une jeune fille venue travailler à la ville comme bonne à tout faire. Et qu'elle raconte à son amie son histoire d'amour.

Quelle a été la genèse du roman?

Il y a plus de dix ans... mon beau-frère, qui est dans le cinéma, m'a demandé un scénario pour une histoire d'amour peu conventionnelle. J'ai imaginé une fille employée comme domestique arrivée d'une province quelconque, qui prenait le train à Constitucion et qui se promenait toujours dans ce quartier, dans la gare qui l'éblouissait et où elle rencontrait son amoureux, lequel travaillait dans les chemins de fer et qui allait devenir un prétendu «subversif». L'histoire devait donc prendre place pendant la période de la dictature. La thématique apparaissait comme une évidence. Mais le film a capoté. Je me suis retrouvée avec l'histoire et j'ai commencé à la rédiger en roman, un paragraphe un jour, un autre plus tard. J'avais déjà bien avancé quand Ferroni est apparu. Ferroni, le détective, chargé de suivre une piste improbable pour

trouver le point de chute du prétendu subversif et de sa compagne. Ses supérieurs l'envoient là-bas pour obtenir les lettres qui révéleraient les activités et la cachette du couple. Une mission peu glorieuse, à la portée de ce subalterne qui pense qu'un léger « coup de vis » suffira pour convaincre la fille. Mais une fois sur place, la fatigue du voyage, ajoutée à la poussière et à la chaleur à laquelle il tente d'échapper avec les bières successives que lui sert Marita en personne dans son bar, transforme sa mission en cauchemar et le village, en une succursale de l'enfer.

***Le Lieu perdu* est-il un roman sur la dictature ?**

Non. *Le Lieu perdu* est un roman qui se passe au temps de la dictature. C'est une histoire intime qui a à voir avec la répression exercée à cette époque, une répression qui va au-delà de la chose politique. C'est une œuvre de fiction dans laquelle rien de ce qui est narré n'est réel mais pourrait l'être. Il me serait impossible d'écrire un roman sur la dictature, tout simplement parce que cela me dépasse.

À quel moment le roman qui traite d'une histoire d'amour rejoint-il la question de la répression ?

Avec Ferroni. Il cherche les deux jeunes gens à Buenos Aires et cette recherche l'amène à la fille qui est restée dans la province de Jujuy. C'est fréquent quand on écrit : les personnages s'imposent et finissent par vous indiquer eux-mêmes le cap à suivre. Toujours est-il que Ferroni arrive dans le village, parle avec la fille, sort du restaurant, et je me dis : « Et maintenant, qu'est-ce que je fais de lui ? » Qu'est-ce qu'il va

faire dans ce village? Va-t-il faire la sieste? Comment va-t-il se distraire pendant une semaine? Alors je l'ai fait marcher et, en le faisant marcher, l'idée des chaussures, de la crasse, de la terre, m'est apparue. Et je n'ai plus pu de me détacher de lui, de son obsession pour la propreté.

Est-ce là le profil du tortionnaire que vous imaginez?

À aucun moment je n'avais pensé me mettre dans la peau de l'opresseur. Rien que d'y penser, j'en éprouve de la répulsion. Et pourtant je n'ai pu l'éviter. Tout oppresseur est un monstre et Ferroni en est un. Mais, peut-être pour cette même raison, c'est un être très complexe. À un moment donné, il a été un enfant, il a eu une mère, une famille. J'ai eu l'idée de rendre cela, le passage d'une situation à une autre, même si je ne peux pas expliquer pourquoi. Ce qui est certain, c'est que je voulais élaborer une histoire toute petite, intime. Non une grande histoire qui expliquerait ce qui s'est passé sous la dictature argentine, parce que ce travail appartient à d'autres.

Pourquoi avoir choisi la correspondance entre le personnage de Matilde Trigo et son amie d'enfance Marita Valdivieso comme thème central dans le développement de cette fiction?

Mon idée de départ était la communication entre les deux amies et, à ce moment-là, les lettres m'étaient apparues comme la voie la plus ordinaire. Aujourd'hui, nous avons recours à l'e-mail. Personnellement, j'aime beaucoup les lettres, elles ont à voir avec les

secrets, elles permettent le mystère. À la différence de l'e-mail, elles ont un corps, on peut les cacher, les théauriser, les déchirer, les brûler...

Pourquoi avoir tant attendu avant de vous faire connaître par le lectorat adulte ?

Avant ce roman, j'ai écrit des nouvelles. J'ai envoyé l'une d'entre elles à un concours à Cordoba et j'ai été finaliste. Avec *Le Lieu perdu*, je n'ai pas frappé aux portes des maisons d'édition. J'ai voulu commencer directement par des concours. Je n'avais pas envie de présenter le manuscrit à une maison d'édition parce que j'avais peur d'être cataloguée « littérature jeunesse »... En envoyant mon roman au Prix Clarin, je me suis dit : « Pourquoi pas ? Il connaîtra peut-être le même sort que mes livres pour la jeunesse ».

Y a-t-il une relation entre *Pedro Páramo* de Juan Rulfo et votre roman ? Et quels sont vos romanciers préférés ?

Pedro Páramo est un roman que je garde toujours à l'esprit, pour ainsi dire. Mais ce n'est pas le seul, Rulfo n'est pas le seul auteur que je porte en moi. Il y a aussi Juan Carlos Onetti, Juan José Saer, Haroldo Conti, bref, la liste pourrait s'allonger... Je ne pense pas à eux quand j'écris, mais je pense que, d'une manière ou d'une autre, certaines choses ressortent. Pour ce qui est de *Pedro Páramo* il y a, peut-être, un rapport avec l'environnement : l'air, les pierres, la chaleur, le temps qui s'étire ou qui perd de sa dimension, quelque chose comme un ton ou une tonalité qui se rapporte au paysage.

Quels sont vos projets actuellement?

Je travaille à divers projets. J'ai un roman pour la jeunesse très avancé. Et j'ai aussi commencé un roman policier pour adultes, avec une femme retrouvée morte dans le Riachuelo (fleuve de Buenos Aires). Bref, les projets ne manquent pas.

Traduit de l'espagnol (Argentine) par Dominique Lepreux

L'extrait

*Villa del Carmen,
Jujuy,
janvier 1977*

Un scarabée, pattes en l'air, se berçait sottement dans l'eau de la cuvette. Ferroni le regarda avec une certaine appréhension et décida que la meilleure solution était de vider l'eau avec le scarabée dans le trou d'évacuation du bac. Il rinça la cuvette et laissa couler l'eau du robinet. Il se lava le visage, se rappelant la sensation de bien-être qu'il éprouvait chaque fois que l'eau glacée lui fouettait les joues. L'eau le réveillait, le mettait en alerte, lui activait les neurones.

Ferroni pensa au scarabée ; il l'imaginait en train de marcher le long du tuyau d'écoulement, cherchant à s'évader de cette prison sombre et tubulaire. Soudain, là, debout dans la cour, près du bac à laver le linge, il frissonna. Il se rendit compte qu'il n'était pas prudent de sortir en maillot de corps de si bonne heure. Il pouvait

prendre froid. Il n'était pas habitué à des petits matins si frais en plein été.

À Buenos Aires, c'était différent. On n'était pas plus tôt réveillé qu'on sortait aussi dans la cour, mais pour pouvoir respirer, pour ne pas continuer d'étouffer dans sa chambre, pour se décoller une fois pour toutes de ce matelas brûlant qui adhère au dos et oppresse par en dessous. S'il restait là, il allait prendre froid. En plein mois de janvier. Ferroni entra dans la chambre, résolu à se couvrir.

Quelqu'un doit y aller, lui avait dit son supérieur quand il lui avait demandé pourquoi on n'y envoyait pas un autre, pourquoi ce devait être lui. Quelqu'un doit y aller, toi ou un autre c'est pareil; il se trouve que c'est tombé sur toi. Et ensuite: sois content, ça va te faire du bien, tu as besoin d'un changement d'air. Faux; il n'avait besoin d'aucun changement. On change d'air en vacances, pas quand on travaille. Et son travail à lui était à Buenos Aires. En plus, ses vacances, on allait les lui donner en mars; il n'y en avait plus pour longtemps. Et il avait déjà tout combiné avec Paulino, qui lui prêtait son appartement de Mar del Plata et qui procéderait à sa place aux interrogatoires pendant ses quinze jours de congé. Encore deux mois de travail intense, deux semaines de repos à Mar del Plata, et puis de nouveau Buenos Aires, la routine des interrogatoires, les déjeuners avec ses compagnons de labeur, ses siestes dans le bureau du supérieur. Son monde à lui; son travail, sa place. Et voilà qu'on l'envoyait en Jujuy en plein mois de jan-

vier, avec cette chaleur immonde, et qu'il devait être content. De quoi? Un type comme lui, sérieux, méticuleux, efficace. Son supérieur l'avait dit; pas à lui, bien sûr, il n'était pas homme à prodiguer des louanges, et certainement pas à ceux qui étaient placés sous ses ordres. Mais Paulino l'avait entendu par hasard et il le lui avait répété. Le meilleur, et voilà qu'on l'envoyait en Jujuy rechercher une personne dont on ignorait où diable elle se trouvait. Ou peut-être l'envoyait-on pour cela même, parce qu'il était le plus efficace, le plus minutieux, le seul capable de débusquer cette greluce. Mais alors pourquoi son supérieur lui avait-il dit qu'un changement d'air lui ferait du bien, et que, si quelqu'un devait y aller, lui ou un autre c'était pareil. Si on l'envoyait là-bas parce qu'il était le meilleur, cela n'avait pas de sens. Et si on cherchait à l'éloigner des interrogatoires, cela n'avait pas de sens non plus. Il était le plus efficace. Son supérieur l'avait dit. Paulino l'avait entendu. Mieux vaut prendre les choses avec calme, se dit-il. Après tout, c'était une autre de ses qualités: le calme. Il savait attendre comme personne, sans s'énerver. Placide et efficace. Tous le savaient.

Toujours pressée, María Valdivieso, toujours en train de courir; droite comme un jonc et sérieuse. Tu ressembles de plus en plus à l'autre María, ta grand-mère. Même si ce n'est pas pour te plaire; tu vas même jusqu'à calquer, dirait-on, l'expression de son visage. Tu montes le flanc de la colline, tu ralentis le pas, tu respires profondément, quelques mètres encore, quelques mètres encore, et te voilà en haut; c'est la fin de la montée, et maintenant droit devant, de longues foulées, le dos raide, María. Tu hâtes à nouveau le pas, tu te mets presque à courir, pourquoi? Là-bas, au loin, tu aperçois les cimes des *tipas*, les cimes jaunes des *tipas* chargées de fleurs, le toit de la cahute; tu es en haut, María, sur la crête de la colline. Alors, tu t'arrêtes net. Tu aimes te tenir là et regarder les *tipas* et penser; plumeuses, penses-tu; plumeuses, dis-tu tout bas, dans un murmure; plumeuses, répètes-tu un peu plus haut; plumeuses, personne ne t'entend après tout; plumeuses, hurles-tu; plumeuses, les branches des *tipas* sont plumeuses, des plumes vertes tachetées d'un jaune orangé violent, des plumes légères, à peine frémissantes dans l'air inquiet, palpitantes comme un cœur fou quand le vent souffle fort, brillantes au soleil, plumeuses, plumeuses, plumeuses. Et puis tu

fermes les yeux, tu respires à pleins poumons, tu t'emplis d'air, et tes bras sont comme des ailes que tu déploies, personne ne te voit après tout, et tu t'immobilises ainsi, avant d'ouvrir les yeux, et la première chose que tu vois ce sont les cimes des *tipas*, parce que c'est la première chose que tu veux voir. Tu as déjà perdu l'expression de ta grand-mère, tu ne tiens plus d'elle que ce corps droit, mais peu importe. Oublie-la donc. Toi, tu es Marita. À présent, tu descends. Tu descends en courant, en courant encore, évitant les pierres et humant l'air en quête de l'odeur des *tamales*. Tu es arrivée, Marita. Voici les troncs des *tipas* et, derrière, les murs de la cahute, l'odeur des *tamales*, Nativa sur le pas de la porte, en train de t'attendre.

Tu es arrivée, Marita; les *tipas*, la cahute, les *tamales*, Nativa qui t'attend.

– Une lettre du Pedro, Marita! Une lettre du Pedro! Dépêche-toi, viens vite me la lire, je n'y tiens plus. Je l'ai depuis hier, mon petit! Allons, dépêche-toi!

Tu n'as plus besoin de courir, deux longues foulées et tu allonges le bras pour atteindre la lettre que te donne Natividad. La lettre de son fils et l'enveloppe ouverte. Elle te donne le tout, la lettre et l'enveloppe. Pourquoi donc l'a-t-elle ouverte? penses-tu, mais tu ne dis rien. Tu ne lui demandes pas: pourquoi, doña Nativa, ouvrez-vous les lettres puisque vous ne savez pas lire? Qu'elle continue de les ouvrir, après tout, qu'elle compare chaque lettre avec la précédente, qu'elle sache par avance si son fils s'est montré généreux ou s'il a mégoté sur les mots. Tu examines

d'abord l'enveloppe. Un coup d'œil rapide, tu connais l'écriture de Pedro. Tu sais que c'est une lettre de lui, mais tu aimes commencer par le commencement, et Natividad le sait, c'est pour ça qu'elle attend que tu examines l'enveloppe, que tu la retournes, que tu la places derrière les deux feuilles que Pedro a remplies cette fois, que tu en regardes chaque côté, comme si tu pesais au jugé une marchandise avant de l'acheter. Natividad t'attend, parce que tu es la seule personne à lire les lettres que son fils Pedro lui envoie de Buenos Aires.

... je mets des pesos de côté pour pouvoir venir te voir, maman. En mars je serai là-bas. C'est le plus beau mois de l'année, avec tous ces raisins. Tu n'imagines pas l'envie que j'ai d'aller manger des raisins dans la vallée...

– Il n'y a donc pas de raisins à Buenos Aires?

– Des raisins, je ne sais pas, doña Nativita, mais des *tamales*, sûrement pas. C'est la Matilde qui me l'a raconté. Vous vous souvenez de la fois où vous lui en avez fait porter par le Pedro?

– Tu penses si je m'en souviens! Je me suis même demandé si la Matilde avait toute sa tête. Qui ne sait pas qu'il n'y a pas de *tamales* à Buenos Aires? Même moi, qui ne suis jamais sortie de ces collines, je le sais. C'est ça qu'elle est allée faire à Buenos Aires, la Matilde? Découvrir que là-bas il n'y a pas de *tamales*?

Qu'est-ce que Matilde est allée faire à Buenos Aires, hein, Marita, quoi? S'énamourer. C'est ça, n'est-ce pas?

... en mars, quand je viendrai, maman, réserve-moi une bassine de confiture de chayote...

– Mais que peut bien manger mon fiston dans cette ville qui me le fait mourir de faim ? Pauvre petit Pedro, il doit n'avoir que la peau et les os.

Il avait déjà envisagé de se rendre dans le Nord ; mais jamais, au grand jamais en été. Naturellement, ce devait être pendant ses congés, et jusqu'à présent on les lui avait toujours donnés entre janvier et mars. Mais il n'était pas exclu que, pour une raison ou pour une autre, il ait à les prendre en hiver ou au printemps, par exemple ; alors dans ce cas oui, s'était-il dit, ce pourrait être une bonne occasion de connaître le Nord. Mais à présent il n'en était plus si sûr. Ce qu'il voyait n'était pas pour lui plaire. Trop de terre, trop de pierres. Pour lui, partir en vacances c'était partir à Mar del Plata. Là-bas, il passait vraiment du bon temps. Une ville grande et belle, avec une vie nocturne ; la mer, la plage. Mar del Plata. Dans moins de deux mois, il serait à Mar del Plata.

Mais, pour l'heure, il était là, dans ce village perdu de Jujuy, recherchant une personne sans autres éléments qu'un nom livré par une lettre qui n'avait jamais été lue par sa destinataire. *Que t'arrive-t-il, petite sœur ? Tu n'as pas répondu à ma dernière lettre. As-tu des problèmes... ?* Et l'expéditrice, *María Valdivieso, Relais Las Tunas. Villa del Carmen. Province de Jujuy.* Cela ou rien, c'était la même chose ; une fille qui est partie à la ville et qui ne répond pas aux lettres de

son amie. Des fadaïses. Encore que, bien sûr, savait-on jamais? C'est pourquoi on l'avait envoyé enquêter sur place.

Ferroni marchait à pas lents, s'efforçant de ne pas soulever de poussière, mais il se rendait compte que, de quelque façon qu'il marche, ses chaussures se salissaient tout de même. En plus, la chaleur se faisait sentir. Le soleil était plus haut et il tapait fort. S'il ne trouvait pas sous peu un endroit frais, il allait se mettre à ruisseler comme un damné.

Il marcha encore quinze minutes, sous le soleil et par des rues de terre, avant d'arriver au Relais Las Tunas. Les chaussures blanches de poussière; trempé comme une soupe; maudissant Jujuy et l'été, et aussi ses supérieurs qui l'avaient envoyé si loin de Buenos Aires. Relais Las Tunas. Déjeuners. Bière. *Empanadas*. Mardis et jeudis *tamales*. Ferroni jeta un rapide coup d'œil sur les petites tables disposées sur le trottoir, avant d'entrer directement dans le local. Il n'y avait personne, mais l'endroit était frais, et il était propre. Ferroni choisit une table près de la fenêtre. Il s'assit sur un long banc en bois placé contre le mur, et il entreprit de se sécher le visage et le cou avec un mouchoir blanc qui devint aussitôt humide et gris. Quelle horreur! se dit-il, je suis couvert de terre. Il repensa à ses chaussures et les regarda. Blanches de poussière toutes les deux. D'abord l'une et ensuite l'autre, il les frotta contre son pantalon; elles paraissaient un peu plus nettes, mais elles restaient sales.

– Monsieur? demanda une voix de femme.

C'était une voix douce et sèche à la fois; et les pas de la femme devaient être aussi doux que sa voix parce qu'il ne l'avait pas entendue venir à lui.

– Une bière. Bien glacée.

La fille s'éloigna. C'était une femme jeune, toute jeune. Ferroni se demanda quel âge elle pouvait bien avoir. De l'autre côté du comptoir, la fille posa un verre sur un plateau en bois rectangulaire, puis une bouteille de bière bien fraîche, dont la paroi brune exsudait de fines gouttelettes. Elle s'avança vers la table, en tenant le plateau par ses anses en forme de griffes de lion. Elle ouvrit la bouteille. Puis elle glissa le décapsuleur dans la poche de son tablier bleu et s'en retourna vers le comptoir. Elle sécha le plateau avec un torchon en nid d'abeilles avant de le pousser de côté. Ferroni but deux verres de bière, l'un après l'autre, sans pause. Il se sécha à nouveau le visage et le cou avec son mouchoir humide et gris.

– C'est quoi des *tamales*? demanda-t-il en regardant la fille qui regardait un chat assoupi sur le dessus du réfrigérateur.

– C'est une spécialité de la région. A base de maïs, de viande, d'*aji*¹. Le tout enveloppé dans une feuille de maïs. Vous avez dû en voir...

– Non, jamais. Je vis à Buenos Aires.

– Ah, bien sûr... A Buenos Aires, il n'y a pas de *tamales*.

La fille regarda à nouveau le chat, et Ferroni avala d'un trait un troisième verre de bière.

1. Piment rouge.

– Je cherche María Valdivieso, dit-il d'une haleine en regardant le verre vide.

La fille cessa de regarder le chat pour regarder l'homme, étonnée.

– C'est moi, dit-elle de cette même voix douce, quoique à présent un peu plus forte, comme si à la mention de son nom elle avait ressenti le besoin de mieux se camper face à l'inconnu.

Ferroni resta à la regarder, essayant de se rappeler comment il s'était imaginé, avant de la rencontrer, l'amie de la femme de José Luis Benetti, le cheminot gréviste, le subversif. Il n'arrivait pas à se rappeler l'image qu'il s'en était faite. Peut-être ne s'en était-il fait aucune. Peut-être, en la voyant là, avec cette apparence si fragile, supposait-il qu'il se l'était imaginée tout autrement. Mais non, il ne s'était sûrement rien imaginé. Ce qui était sûr, c'était ce qu'il avait devant les yeux : une jeune fille svelte, plutôt grande, aux cheveux longs et noirs ramassés dans la nuque, qui le regardait de ses yeux sombres et étonnés. Elle avait un visage de ceux dont on sait, au premier abord, qu'ils gardent toujours quelque chose pour eux. Quel âge pouvait-elle bien avoir ? Dix-sept, dix-huit ans ?

– En réalité, je cherche Matilde Trigo. Nous sommes sans nouvelles d'elle, et comme vous êtes son amie... Vous êtes son amie, n'est-ce pas ?

– Bien sûr, nous sommes des amies de toujours. Mais... qu'est-ce qui lui est arrivé à Matilde ?

La fille contourna le comptoir et s'approcha de la table. Elle resta debout, serrant dans ses mains le dossier d'une chaise garnie de paille. Ferroni s'était

adossé au mur et regardait l'index de sa main droite glisser lentement sur le bord du verre.

– Je ne sais pas ce qui lui est arrivé. Nous la recherchons, parce que cela fait deux mois qu'elle ne s'est manifestée ni chez son frère ni sur son lieu de travail. Elle est partie, sans prévenir personne. Elle n'a même pas emporté ses habits. Son frère a signalé sa disparition à son retour du Brésil. Et puis il est reparti. Il travaille là-bas. Dans la maison de Monte Grande, nous avons trouvé une lettre avec votre nom et ce domicile, c'est ce qui m'amène ici. Je suis détective. Je suis venu pour vérifier si vous aviez des nouvelles de Matilde Trigo.

Il y avait de la peur dans le regard de la fille, mais ses yeux ne disaient rien. C'étaient des yeux dans lesquels on ne pouvait pas lire. Ferroni aurait aimé se trouver en présence d'un autre regard, plus docile, plus perméable, de ces regards qui cèdent dès qu'ils sont confrontés à une paire d'yeux durs et secs comme les siens. Mais le regard de María Valdivieso n'était pas de cette nature.

– Comment voulez-vous que j'en aie ? Ça fait trois mois qu'elle ne m'a pas écrit. Elle n'a pas répondu à mes deux dernières lettres. J'ai pensé qu'elle devait avoir des problèmes, parce qu'il n'est pas normal que Matilde ne m'écrive pas...

– Deux lettres sans réponse... Celle que nous avons trouvée dans la maison de Monte Grande était datée de novembre.

– C'est la dernière. Avant je lui en avais envoyé une autre, en octobre.

– Nous n'avons trouvé que celle de novembre...

– Et les autres, celles d'avant ?

– Nous n’avons retrouvé aucune autre lettre. Dans la maison, il y avait des habits et d’autres affaires, mais pas l’ombre d’une lettre. A part la dernière... Vous lui en avez envoyé beaucoup?

– Un certain nombre. Autant qu’elle à moi. Matilde a commencé à m’écrire sitôt qu’elle est arrivée à Buenos Aires, il y a de ça plus de deux ans, et je répondais à chacune de ses lettres.

– Comme c’est curieux... Il n’y avait pas d’autres lettres dans la maison...

– Elle les a peut-être déchirées...

– Je ne pense pas. Elle a dû les emporter. On prend l’habitude de garder les lettres de ses amis. Une question d’ordre sentimental, non? Ce qui est curieux, c’est qu’elle ait emporté les lettres et pas ses habits.

– Pourquoi aurait-elle emporté les lettres...? demanda-t-il en regardant la fille dans le blanc des yeux, cherchant à pousser un peu plus loin, à pénétrer un peu plus avant, tout en sentant que c’était impossible.

Le regard de la fille était comme un mur, un mur lisse, sans la moindre fissure par où infiltrer son propre regard.

– Bien sûr... si elle ne les a pas emportées, et si elles ne se trouvent pas dans la maison, reprit-il sans détacher son regard de celui de la fille, alors c’est qu’elle a dû les déchirer. Et pourquoi? Vous-même avez-vous déchiré les lettres que votre amie vous a envoyées?

– Non, non. Je ne les ai pas déchirées. Je les garde..., répondit la fille, qui regretta aussitôt ce qu’elle venait de dire.

